Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Traité sur la nature de l'églogue [Document électronique] / Fontenelle

p135

Lors que je fis les eglogues que l' on vient de voir,
il me vint quelques idées sur la nature de cette
sorte de poësie, et pour aprofondir encore plus la
matiere, je m' engageay à faire une reveuë de la plus
grande partie des auteurs qui y ont acquis quelque
réputation. Ces idées, et la critique de ces auteurs,
composent tout le discours que je donne icy.

p136

Je le mets à la suite des eglogues, et cela
represente l' ordre dans lequel il a esté fait. Les
eglogues ont précedé les reflexions ; j' ay composé,
et puis j' ay pensé, et à la honte de la raison, c' est
ce qui arrive le plus communément ; ainsi je ne seray
pas surpris si l' on trouve que je n' ay pas suivy mes
propres regles, je ne les sçavois pas bien encore
quand j' ay écrit ; de plus, il est bien plus aisé de
faire des regles que de les suivre, et il est
étably par l' usage que l' un n' oblige point à l' autre.
J' espere que quand on verra la critique que je fais
assez librement d' un grand nombre d' auteurs, on ne me
soupçonnera pas d' avoir voulu insinuer que mes
eglogues valent mieux que toutes les autres. J' aurois
beaucoup mieux aimé supprimer ce discours, que de
faire naistre cette pensée dans les esprits avec
quelque fondement ;

p137

mais je declare que pour avoir quelquefois apperceu
en quoy les autres se sont mépris, je ne m' en tiens
pas moins sujet à me méprendre, même sur les choses où

Livros Grátis

http://www.livrosgratis.com.br

Milhares de livros grátis para download.

j' auray apperçu leurs fautes. La censure que l' on
exerce sur les ouvrages d' autruy, n' engage point à en
faire de meilleurs, à moins qu' elle ne soit amere,
chagrine, et orgueilleuse, comme celle des satiriques
de profession. Mais la critique, qui est un examen,
et non pas une satire, qui a de la liberté, mais sans
fiel et sans aigreur, et sur tout que l' on
accompagne d' une reconnoissance sincere de son peu de
capacité, laisse la liberté de faire encore pis, si on
veut, que tout ce qu' on s' est mêlé de reprendre. C' est
cette derniere espece de critique que j' ay choisie, et
je l' ay prise avec ses privileges, que je me flate qui
ne me seront pas contestez.

p138

La poësie pastorale est apparemment la plus ancienne
de toutes les poësies, parce que la condition de
Berger, est la plus ancienne de toutes les conditions.
Il est assez vraysemblable que ces premiers pasteurs
s' aviserent, dans la tranquillité et l' oisiveté dont
ils joüissoient, de chanter leurs plaisirs et leurs
amours, et il estoit naturel qu' il fissent souvent
entrer dans leurs chansons, leurs troupeaux, les bois,
les fontaines, et tous les objets qui leur estoient
les plus familiers. Ils vivoient à leur maniere dans
une grande opulence, ils n' avoient personne au dessus
de leur teste, ils estoient, pour ainsi dire, les rois
de leurs troupeaux, et je ne doute pas qu' une
certaine joye qui suit l' abondance et la liberté, ne
les portast encore au chant, et à la poësie.
La societé se perfectionna, ou

p139

peut-estre se corrompit ; mais enfin les hommes
passerent à des occupations qui leur parurent plus
importantes ; de plus grands interests les
agiterent, on bâtit des villes de tous costez, et avec
le temps il se forma de grands etats. Alors les
habitans de la campagne furent les esclaves de ceux des
villes, et la vie pastorale estant devenuë le partage
des plus malheureux d' entre les hommes, n' inspira plus
rien d' agreable.
Les agrémens demandent des esprits qui soient en état
de s' élever au dessus des besoins pressans de la vie,
et qui se soient polis par un long usage de la
societé ; il a toûjours manqué aux bergers l' une ou
l' autre de ces deux conditions. Les premiers pasteurs

dont nous avons parlé, étoient dans une assez grande abondance, mais de leur temps le monde n' avoit pas encore eu le loisir de se polir.

p140

Il eust pû y avoir quelque politesse dans les siecles suivans, mais les pasteurs de ces siecles-là estoient trop miserables. Ainsi et la vie de la campagne, et la poësie des pasteurs, ont toûjours dû estre fort grossieres.
Aussi est-il bien seur que de vrais bergers ne sont point entierement faits comme ceux de Theocrite. Croit-on qu' il y en ait quelqu' un qui puisse dire ; *dieux ! Comme elle perdit toute sa raison au moment qu' elle le vit ! Comme... etc.*

p142

je croy que l' on trouvera dans tout cela et plus de beauté et plus de délicatesse d' imagination, que n' en ont de vrais bergers.
Mais je ne sçay pourquoy Theocrite ayant quelquefois élevé ses bergers
d' une maniere si agreable, au dessus de leur genie naturel, les y a laissé retomber tres-souvent ; je ne sçay comment il n' a pas senty qu' il falloit leur ôter une certaine grossiereté qui sied toûjours mal.
Lors que Daphnis, dans la premiere idille, est prest à expirer d' amour, et qu' il est environné d' un grand nombre de dieux qui sont venus le visiter, on luy reproche au milieu de cette belle compagnie, qu' il est comme les chevriers qui envient les amours de leurs boucs, et en sechent de jalousie, et l' on peut assurer que les termes dont Theocrite s' est servy, répondent fort bien à l' idée.
Dans une autre idille, Lacon et Comatas se prennent de paroles sur des vols qu' il se sont faits l' un à l' autre. Comatas a dérobé la flûte de Lacon, Lacon a dérobé à Comatas la peau qui luy servoit d' habit, et l' a

p143

laissé nud. Ensuite ils se disent de certaines injures qui conviennent à des grecs, mais qui ne sont assurément pas trop honnestes, et enfin aprés que l' un a fait encore à l' autre un petit reproche de sentir

mauvais, ils commencent un combat de chant, qui auroit dû plus naturellement être un combat à coups de poing, vû ce qui avoit precedé : et ce qui est assez plaisant, c' est qu' aprés avoir débuté par de tres-vilaines injures, lors qu' ils en sont à chanter l' un contre l' autre, ils font les délicats sur le choix du lieu où ils chanteront, chacun en propose un dont il fait une description fleurie. J' aurois peine à croire que tout cela fust bien assorti. Il se trouve encore la même bigarrure dans leur combat, où entre des choses qui regardent leurs amours, et qui sont jolies, Comatas fait souvenir Lacon qu' il le battit bien un certain

p144

jour, et Lacon répond qu' il ne s' en souvient pas, mais qu' il se souvient d' un jour qu' Eumaras, maistre de Comatas, luy donna bien les étrivieres. Quand on dit que venus, et les graces, et les amours ont composé les idilles de Theocrite, je ne croy pas qu' on prétende qu' ils ayent mis la main à ces endroits-là.
Il y a encore dans Theocrite des choses qui n' ont pas tant de bassesse, mais qui n' ont guere d' agrément, parce qu' elles ne sont simplement que rustiques. La quatriéme de ses idilles est toute de ce caractere. Il ne s' agit que d' un egon, qui estant allé aux jeux olympiques, a laissé son troupeau entre les mains de Coridon. Battus reproche à Coridon que le troupeau est bien maigry depuis le départ d' Egon. Coridon répond qu' il y fait de son mieux, et qu' il le mene dans les meilleurs pasturages qu' il

p145

connoisse. Battus dit que la flûte d' Egon se gâtera pendant son absence ; Coridon répond que non, qu' elle luy a esté laissée, et qu' il sçaura bien en faire usage. Ensuite Battus se fait tirer une épine du pied par Coridon, qui luy conseille de n' aller point à la montagne qu' il ne soit chaussé, et, ce que ne croiroient peut-estre pas ceux qui n' ont point d' habitude avec les anciens, voilà toute l' idille.
Lors que dans un combat de bergers, l' un dit, *hay, mes chevres, allez sur la pente de cette colline... etc.* .

p146

Ces discours ne sentent-ils point trop la campagne, et ne conviennent-ils point à de vrais païsans, plûtost qu' à des bergers d' eglogues ?
Virgile qui ayant eu devant les yeux l' exemple de Theocrite, s' est trouvé en état d' encherir sur luy, a fait ses bergers plus polis et plus agreables. Si l' on veut comparer sa troisiéme eglogue avec celle de Lacon et de Comatas, on verra comment il a trouvé le secret de rectifier et de surpasser ce qu' il imitoit.
Ce n' est pas qu' il ne ressemble encore un peu trop à Theocrite, lors qu' il perd quelques vers à faire dire à ses bergers.

p147

Tout cela est d' autant moins agreable, qu' il vient à la suite de quelques traits d' amour fort jolis et fort galans, qui ont fait perdre au lecteur le goust des choses purement rustiques.
Calpurnius, auteur d' eglogues, qui a vécu prés de trois cens ans aprés Virgile, et dont les ouvrages ne laissent pas d' avoir quelque beauté, paroist avoir eu regret que Virgile n' ait exprimé que par le mot, *novimus... etc.,* les injures que Lacon

p148

et Comatas se disent dans Theocrite ; encore ce trait auroit-il esté meilleur à supprimer tout à fait.
Calpurnius a trouvé cela digne d' une plus grande étenduë, et a fait une eglogue qui n' aboutit qu' à ces injures que se disent avec beaucoup de chaleur deux bergers prests à chanter l' un contre l' autre, de quoy celuy qui les devoit juger est si effrayé, qu' il les laisse là, et s' enfuit. Belle conclusion !
Il n' y a point d' auteur qui ait fait des bergers si rustiques, que Baptiste Mantoüan, poëte latin du siecle passé, que l' on a comparé à Virgile, quoy qu' assurément il n' ait rien de commun avec luy que d' estre de Mantoüe. Le berger Faustus en faisant le portrait de sa maistresse, dit qu' elle avoit un gros visage boursouflé et rouge, et que quoy qu' elle fust à peu prés borgne, il la trouvoit plus

p149

belle que Diane. On ne s' imagineroit jamais quelle précaution prend un autre berger avant que de s' embarquer dans un assez long discours ; et qui sçait si le Mantoüan ne s' applaudissoit pas en ces endroits d' avoir copié la nature bien fidellement ?
Je conçoy donc que la poësie pastorale n' a pas de grands charmes, si elle est aussi grossiere que le naturel, ou si elle ne roule précisément que sur les choses de la campagne. Entendre parler de brebis et de chevres, des soins qu' il faut prendre de ces animaux, cela n' a rien par soy-même qui puisse plaire ; ce qui plaît, c' est l' idée de tranquillité attachée à la vie de ceux qui prennent soin des brebis et des chevres. Qu' un berger dise, *mes moutons se portent bien, je les mene dans les meilleurs pasturages, ils ne mangent que de bonne herbe,* et qu' il le dise dans les plus beaux vers

p150

du monde, je suis seur que vostre imagination n' en sera pas beaucoup flatée. Mais qu' il dise, *que ma vie est exempte d' inquietude ! Dans quel repos je passe mes jours ! Tous mes desirs se bornent à voir mon troupeau se porter bien ; que les pasturages soient bons, il n' y a point de bonheur dont je puisse estre jaloux, etc.* . Vous voyez que cela commence à devenir plus agreable ; c' est que l' idée ne tombe plus précisément sur le ménage de la campagne, mais sur le peu de soins dont on y est chargé, sur l' oisiveté dont on y joüit, et ce qui est le principal, sur le peu qu' il en couste pour y estre heureux.
Car les hommes veulent estre heureux, et ils voudroient l' estre à peu de frais. Le plaisir, et le plaisir tranquille est l' objet commun de toutes leurs passions, et ils sont tous dominez par une certaine paresse. Ceux

p151

qui sont les plus remuans, ne le sont pas precisément par l' amour qu' ils ont pour l' action, mais par la difficulté qu' ils ont à se contenter.
L' ambition, parce qu' elle est trop contraire à cette paresse naturelle, n' est ny une passion generale, ny une passion fort délicieuse. Assez de gens ne sont

point ambitieux, il y en a beaucoup qui n' ont
commencé à l' être que par des engagemens qui ont
precedé leurs reflexions, et qui les ont mis hors
d' état de revenir jamais à des inclinations plus
tranquilles, et ceux enfin qui ont le plus d' ambition,
se plaignent assez souvent de ce qu' elle leur coûte.
Cela vient de ce que la paresse n' est pas étouffée,
pour luy avoir esté sacrifiée ; elle s' est trouvée
plus foible, et n' a pas emporté la balance ; mais elle
ne laisse pas de subsister encore, et de s' opposer
toûjours aux mouvemens de l' ambition.

p152

Or on n' est point heureux tant que l' on est partagé
par deux inclinations qui se combattent.
Ce n' est pas que les hommes pussent s' accommoder d' une
paresse, et d' une oisiveté entiere, il leur faut
quelque mouvement, quelque agitation, mais un
mouvement et une agitation qui s' ajuste, s' il se
peut, avec la sorte de paresse qui les possede, et
c' est ce qui se trouve le plus heureusement du
monde dans l' amour, pourvû qu' il soit pris d' une
certaine façon. Il ne doit pas estre ombrageux,
jaloux, furieux, desesperé, mais tendre, simple,
délicat, fidelle, et pour se conserver dans cet état,
accompagné d' esperance. Alors on a le coeur rempli,
et non pas troublé ; on a des soins, et non pas
des inquietudes ; on est remüé, mais non pas déchiré,
et ce mouvement doux est précisément tel que l' amour
du repos, et que la

p153

paresse naturelle le peut souffrir.
Il n' est que trop certain d' ailleurs, que l' amour est
de toutes les passions la plus generale, et la plus
agreable. Ainsi dans l' état que nous venons de
décrire, il se fait un accord des deux plus fortes
passions de l' homme, de la paresse et de l' amour. Elles
sont toutes deux satisfaites en mesme temps, et pour
estre heureux autant qu' on le peut estre par les
passions, il faut que toutes celles que l' on a,
s' accommodent les unes avec les autres.
Voilà proprement ce que l' on imagine dans la vie
pastorale. Elle n' admet point l' ambition, ny tout
ce qui agite le coeur trop violemment ; la paresse
a donc lieu d' estre contente. Mais cette sorte de
vie-là par son oisiveté et par sa tranquillité

fait naître l' amour plus facilement qu' aucune autre,
ou du moins le favorise

p154

davantage ; et quel amour ! Un amour plus simple,
parce qu' on n' a pas l' esprit si dangereusement
raffiné ; plus appliqué, parce qu' on n' est occupé
d' aucune autre passion ; plus discret, parce qu' on ne
connoist presque pas la vanité ; plus fidelle, parce
qu' avec une vivacité d' imagination moins exercée, on
a aussi moins d' inquietude, moins de dégousts, moins
de caprices ; c' est à dire en un mot, l' amour purgé
de tout ce que les excés des fantaisies humaines y ont
mêlé d' étranger et de mauvais.
Il n' est pas surprenant après cela, que les peintures
de si riant, et qu' elles nous flatent plus que de
pompeuses descriptions d' une cour superbe, et de toute
la magnificence qui peut y éclater. Une cour ne nous
donne l' idée que de plaisirs penibles et contraints.
Car

p155

encore une fois, c' est cette idée qui fait tout. Si
l' on pouvoit placer ailleurs qu' à la campagne la
scene d' une vie tranquille, et occupée seulement par
l' amour, de sorte qu' il n' y entrast ny chevres ny
brebis, je ne croy pas que cela en fust plus mal,
les chevres et les brebis ne servent de rien ; mais
comme il faut choisir entre la campagne et les villes,
il est plus vray-semblable que cette scene soit à la
campagne.
Parce que la vie pastorale est la plus paresseuse
de toutes, elle est aussi la plus propre à servir de
fondement à ces representations agreables dont
nous parlons icy. Il s' en faut bien que des
laboureurs, des moissonneurs, des vignerons, des
chasseurs soient des personnages aussi convenables
à des eglogues, que des bergers ; nouvelle preuve que
l' agrément de l' eglogue n' est pas attaché aux

p156

choses rustiques, mais à ce qu' il y a de tranquille
dans la vie de la campagne.
Il y a pourtant dans Theocrite une idille de deux

moissonneurs, qui a de la beauté. Un moissonneur demande à un autre d' où vient qu' il travaille si mal, qu' il ne fait point les sillons droits, que les autres le devancent toûjours ; il répond qu' il est amoureux, et puis chante quelque chose d' assez joly pour la personne qu' il aime. Mais le premier moissonneur se mocque de luy, et luy dit qu' il est fou de s' amuser à estre amoureux, que ce n' est point là le métier d' un homme de journée, qu' il faut que pour se divertir et s' exciter au travail, il chante de certaines chansons qu' il luy marque, qui ne regardent que la moisson. J' avouë que je ne suis pas si content de cette fin-là, je ne goûte point trop que d' une idée galante,

p157

on me rappelle à une autre qui est basse, et sans agrément.
Sannazar n' a introduit que des pescheurs dans ses eglogues, et j' y sens toûjours que l' idée de leur travail dur, me blesse. Je ne sçay quelle finesse il a entenduë à mettre des pêcheurs au lieu des bergers qui estoient en possession de l' eglogue, mais si les pêcheurs eussent esté en la même possession, il eust fallu mettre les bergers en leur place. Le chant ne convient qu' à eux, et sur tout l' oisiveté. Et puis, il est plus agreable d' envoyer à sa maistresse des fleurs ou des fruits, que des huitres à l' écaille, comme fait le Lycon De Sannazar à la sienne.
Il est vray que Theocrite a fait une idille de deux pêcheurs ; mais elle ne me paroist pas d' une beauté qui ait dû tenter personne d' en faire de cette espece. Deux pêcheurs qui

p158

ont mal soupé, sont couchez ensemble dans une méchante petite chaumiere, qui est au bord de la mer. L' un réveille l' autre, pour luy dire qu' il vient de réver qu' il prenoit un poisson d' or, et son compagnon luy répond qu' il ne laisseroit pas de mourir de faim avec une si belle pêche. Estoit-ce la peine de faire une idille ?
Cependant, quoy que l' on ne mette que des bergers dans l' eglogue, il est impossible que la vie des bergers, qui est encore tres grossiere, ne leur abaisse l' esprit, et ne les empesche d' estre aussi spirituels,

aussi délicats, et aussi galans qu' on nous les
represente ordinairement. L' astrée de M. D' Urfé
ne paroist pas un roman si fabuleux qu' Amadis, je
croy pourtant qu' il ne l' est pas moins dans le fond
par la politesse, et les agrémens de ses bergers,
qu' Amadis le peut estre par tous ses enchanteurs,
par toutes

p159

ses fées, et par l' extravagance de toutes ses
avantures. D' où vient donc que les bergeries plaisent
malgré la fausseté des caracteres qui doit
toûjours blesser ? Aimerions-nous que l' on nous
representast des gens de cour avec une grossiereté,
qui ressemblast autant à celle des vrais bergers,
que la délicatesse et la galanterie que l' on donne
aux bergers, ressemble à celle des gens de cour ?
Non, sans doute ; mais aussi le caractere des bergers
n' est pas faux, à le prendre par un certain endroit.
On ne regarde pas à la bassesse des soins qui les
occupent réellement, mais au peu d' embarras que ces
soins causent. Cette bassesse excluroit tout-à-fait
les agrémens et la galanterie, mais au contraire la
tranquillité y sert, et ce n' est que sur elle que l' on
fonde tout ce qu' il y a d' agreable dans la vie
pastorale.

p160

Il faut du vray pour plaire à l' imagination, mais elle
n' est pas difficile à contenter, il ne luy faut souvent
qu' un demy-vray. Ne luy montrez que la moitié d' une
chose, mais montrez-la luy vivement, elle ne
s' avisera pas que vous luy en cachez l' autre, et vous
la menerez aussi loin que vous voudrez, sur le pied
que cette seule moitié qu' elle voit, est la chose
toute entiere. L' illusion, et en même temps
l' agrément des bergeries consiste donc à n' offrir
aux yeux que la tranquillité de la vie pastorale,
dont on dissimule la bassesse ; on en laisse voir la
simplicité, mais on en cache la misere, et je ne
comprens pas pourquoy Theocrite s' est plû à nous en
montrer si souvent et la misere et la bassesse.
Si les partisans outrez de l' antiquité disent que
Theocrite a voulu peindre la nature telle qu' elle
est, j' espere

p161

que sur ce principe on nous donnera des idilles de porteurs-d' eau qui parleront entre eux de ce qui leur est particulier, elles vaudront tout autant que des idilles de bergers qui ne parleroient uniquement que de leurs chévres ou de leurs vaches.
Il ne s' agit pas simplement de peindre, il faut peindre des objets qui fassent plaisir à voir ; quand on me represente le repos qui regne à la campagne, la simplicité et la tendresse avec laquelle l' amour s' y traite, mon imagination touchée et émeuë me transporte dans la condition de berger, je suis berger ; mais que l' on me represente, quoy qu' avec toute l' exactitude et toute la justesse possible, les viles occupations des bergers, elles ne me font point d' envie, et mon imagination demeure fort froide.
Le principal avantage

p162

de la poësie consiste à nous dépeindre vivement les choses qui nous interessent, et à saisir avec force ce coeur qui prend plaisir à estre remué.
En voilà assez, et trop peut-estre, contre ces bergers de Theocrite, et leurs pareils, qui sont quelquefois trop bergers. Ce qui nous reste de Moschus et de Bion dans le genre pastoral, me fait extrêmement regreter ce que nous en avons perdu. Ils n' ont nulle rusticité, au contraire beaucoup de galanterie et d' agrément, des idées neuves et tout-à-fait riantes. On les accuse d' avoir un stile un peu trop fleury, et j' en conviendrois bien à l' égard d' un petit nombre d' endroits, mais je ne sçay pourquoy les critiques ont plus de panchant à excuser la grossiereté de Theocrite, que la délicatesse de Moschus et de Bion ; il me semble que ce devroit estre le contraire. N' est-ce

p163

point parce que Virgile a prévenu tous les esprits à l' avantage de Theocrite, en ne faisant qu' à luy seul l' honneur de l' imiter, et de le copier ?
N' est-ce point que les sçavans ont un goust accoûtumé à dédaigner les choses délicates et galantes ? Quoy qu' il en soit, je voy que toute leur faveur est pour Theocrite, et qu' ils ont resolu qu' il seroit le prince des poëtes bucoliques.

Les auteurs modernes ne sont pas ordinairement tombez dans le défaut de faire leurs bergers trop grossiers. M. D' Ursé ne s' en est que trop éloigné dans son roman, qui d' ailleurs est plein de choses admirables. Il y en a qui sont de la derniere perfection dans le genre pastoral ; mais il y en a aussi, si je ne me trompe, qui demanderoient à estre dans Cyrus ou dans Cleopatre. Souvent les bergers de l' astrée me paroissent des

p164

gens de cour déguisez en bergers, et qui n' en sçavent pas bien imiter les manieres ; quelquefois ils me paroissent des sophistes tres-pointilleux ; car quoy que Silvandre fust le seul qui eust étudié à l' ecole des massiliens, il y en a d' autres à qui il arrive d' être aussi subtils que luy, et je ne sçay seulement comment ils pouvoient l' entendre, eux qui n' avoient pas fait leur cours chez les massiliens.
Il n' appartient point aux bergers de parler de toutes sortes de matieres, et quand on veut s' élever, il est permis de prendre d' autres personnages. Si Virgile vouloit faire une description pompeuse de ce renouvellement imaginaire que l' on alloit voir dans l' univers à la naissance du fils de Pollion, il ne falloit point qu' il priast les muses pastorales de le prendre sur un ton plus haut qu' à leur ordinaire, leur voix ne va point jusqu' à

p165

ce ton-là ; ce qu' il avoit à faire estoit de les abandonner, et de s' adresser à d' autres qu' à elles. Je ne sçay cependant s' il ne devoit pas s' en tenir aux muses pastorales ; il eust fait une peinture agreable des biens que le retour de la paix alloit produire à la campagne, et cela, ce me semble, eust bien valu toutes ces merveilles incomprehensibles qu' il emprunte de la sibille de Cumes, cette nouvelle race d' hommes qui descendra du ciel, ces raisins qui viendront à des ronces, et ces agneaux qui naistront de couleur de feu ou d' écarlate pour épargner aux hommes la peine de teindre leurs laines. On auroit mieux flaté Pollion par des choses qui eussent eu un peu plus de vray-semblance ; peut-estre cependant celles-là n' en manquoient-elles pas trop, il est bien difficile que les loüanges en manquent pour ceux à qui elles s' adressent.

p166

Oserois-je avoüer qu' il me paroist que Calpurnius, auteur qui n' est pas du merite de Virgile, a pourtant mieux traité un sujet tout semblable ? Je ne parle que du dessein, et non pas du stile. Il introduit deux bergers qui pour se garantir de l' ardeur du soleil, se retirent dans un antre, où ils trouvent des vers écrits de la main du dieu Faunus, qui sont une prédiction du bonheur dont l' empereur Carus va combler tous ses sujets. Il s' arreste assez, selon le devoir d' un poëte pastoral, au bonheur qui regarde la campagne, ensuite il s' éleve plus haut, parce qu' il en a droit en faisant parler un dieu, mais il n' y mesle rien de semblable aux propheties de la Sibille. C' est dommage que Virgile n' ait fait les vers de cette piece, encore ne seroit-il pas necessaire qu' il les eust faits tous.
Virgile se fait dire par Phebus au

p167

commencement de sa sixiéme eglogue, que ce n' est point à un berger à chanter des rois et des guerres, mais qu' il doit s' en tenir à ses troupeaux, et à des sujets qui ne demandent qu' un stile simple. Assurément le conseil de Phebus est fort bon, mais je ne comprens pas comment Virgile s' en souvient si peu qu' il se met aussi-tost aprés à entonner l' origine du monde, et la formation de l' univers, selon le sisteme d' epicure, ce qui estoit bien pis que de chanter des guerres et des rois. En verité, je ne sçay du tout ce que c' est que cette piece-là, je ne conçois point quel en est le dessein, ny quelle liaison les parties ont entre elles. Aprés ces idées de philosophie, viennent les fables d' Hilas et de Pasiphaé, et des soeurs de Phaëton qui n' y ont aucun rapport, et au milieu de ces fables qui sont prises dans des temps fort reculez, se

p168

trouve placé Cornelius Gallus, contemporain de Virgile, et les honneurs qu' on luy rend au Parnasse, aprés quoy reviennent aussi-tost les fables de Scilla et de Philomele. C' est Siléne qui fait tout ce discours bizare. Virgile dit que le bon homme avoit beaucoup bû le jour precedent, mais ne s' en sentoit-il

point encore un peu ?
Icy, je prendray encore la liberté d' avoüer que j' aime mieux le dessein d' une pareille eglogue que nous avons de Nemesianus, auteur contemporain de Calpurnius, et qui n' est pas tout-à-fait à mépriser. Des bergers qui trouvent Pan endormy, veulent joüer de sa flûte, mais des mortels ne peuvent tirer de la flute d' un dieu qu' un son tres-desagreable. Pan s' en éveille, et il leur dit, que s' ils veulent des chants, il va les contenter. Alors il leur chante quelque

p169

chose de l' histoire de Bacchus, et s' arreste sur la premiere vandange qui ait jamais esté faite, dont il fait une description qui me paroist agreable. Ce dessein-là est plus regulier que celuy du silene de Virgile, et mesme les vers de la piece sont assez bons.
C' est un usage assez ordinaire chez les modernes, de mettre en eglogues des matieres élevées. Ronsard y a mis les loüanges des princes et de la France, et presque tout le pastoral de ces eglogues consiste à avoir appellé Henry Ii. Henriot, Charles Ix. Carlin, et Catherine De Medicis, Catin. Il est vray qu' il avoue luy-même qu' il n' a pas suivi les regles, mais il auroit mieux valu les suivre, et éviter le ridicule que produit la disproportion du sujet et de la forme de l' ouvrage. C' est ainsi que dans sa premiere eglogue, il tombe justement

p170

en partage à la bergere Margot de faire l' eloge de Turnebe, de Budé, et de Vatable, les premiers hommes de leur siecle en grec ou en hebreu, mais qui assurément ne devoient pas estre de la connoissance de Margot.
Parce que des bergers sont des personnages agreables, on en abuse. On les prendra volontiers pour leur faire chanter les loüanges des rois dans tout le sublime dont on est capable ; et pourveu qu' on ait parlé de flûtes, de chalumeaux, de fougere, on croira avoir fait une eglogue. Quand des bergers loüent un heros, il faudroit qu' ils le loüassent en bergers, et je ne doute pas que cela ne pust avoir beaucoup de finesse et d' agrément, mais il seroit besoin d' un peu d' art, et c' est bien le plus court de faire parler à des bergers la langue ordinaire des loüanges, qui est

p171

fort élevée, mais fort commune, et par consequent
assez facile.
Les eglogues allegoriques ne sont pas non plus sans
difficulté. Le mantoüan qui estoit carme, en a fait une
où des bergers disputent en representant deux carmes,
dont l' un est de l' étroite observance, et l' autre
est mitigé. Le bembe est leur juge ; ce qu' il y a de
meilleur, c' est qu' il leur fait oster leurs houlettes
de peur qu' ils ne se battent. Du reste, quoy que
l' allegorie ne soit pas mal gardée, il est trop
ridicule de voir le differend de ces deux especes de
carmes, traité en eglogue.
J' aimerois encore mieux qu' un berger representast un
carme, que de le voir faire l' epicurien, et de luy
entendre dire des impietez. Cela arrive quelquefois
aux bergers du mantoüan, quoy qu' ils soient
tres-grossiers, et que le mantoüan fust

p172

religieux. Amintas dans une mauvaise humeur où il est
contre les loix et contre l' honnêteté, parce qu' il
est amoureux, dit que l' homme est bien fou de
s' imaginer qu' il ira dans les cieux aprés sa mort, et
il ajoûte, que tout ce qui en arrivera, sera
peut-estre qu' il passera dans un oiseau qui volera
dans les airs. En vain le mantoüan pour excuser cela
dit qu' Amintas avoit passé bien du temps à la ville ;
en vain Badius son commentateur, car tout moderne
qu' est le mantoüan, il a un commentateur, et aussi
zelé que le seroit celuy d' un ancien, tire de là cette
belle reflexion, que l' amour fait qu' on doute des
choses de la foy ; il est certain que ces erreurs-là,
qui doivent estre détestées de tous ceux qui les
connoissent, doivent estre ignorées des bergers.
En récompense le mantoüan fait

p173

quelquefois ses bergers fort devots. Vous voyez dans
une eglogue un dénombrement de toutes les festes de la
vierge ; dans une autre une apparition de la vierge,
qui promet à un berger, que quand il aura passé sa vie
sur le Carmel, elle l' enlevera dans des lieux plus

agreables, et luy fera à jamais habiter les cieux avec les driades et les hamadriades, nouvelles saintes que nous ne connoissions point encore dans le paradis. Ces ridicules sensibles, et pour ainsi dire, palpables, sont bien aisez à éviter dans le caractere des bergers, mais il y en a d' autres un peu plus fins, où l' on tombe plus aisément. Il ne faut point que des bergers disent des choses brillantes. Il en échape quelquefois à ceux de M. De Racan, quoy qu' ils ayent coûtume d' estre assez retenus sur cet article. Pour les auteurs italiens, ils

p174

sont toûjours si remplis de pointes et de fausses pensées, qu' il semble qu' on doive leur passer ce stile comme leur langue naturelle. Ils ne se contraignent nullement, quoy qu' ils fassent parler des bergers, et ils n' en employent pas des figures moins hardies, ny moins outrées.
L' auteur de l' agreable livre *de la maniere de bien penser dans les ouvrages d' esprit,* condamne la Silvie du Tasse, qui en se mirant dans une fontaine, et en se mettant des fleurs, leur dit qu' elle ne les porte pas pour se parer, mais pour leur faire honte. Il trouve la pensée trop recherchée, et trop peu naturelle pour une bergere, et on ne peut se dispenser de souscrire à ce jugement qui part d' un goust fort délicat. Mais aprés cela on doit s' épargner la peine de lire les poësies pastorales du Guarini, du Bonarelli, et du cavalier Marin, pour

p175

y trouver rien de pastoral ; car la pensée de Silvie est la chose du monde la plus simple, en comparaison de celles dont ces auteurs sont pleins.
L' aminte du Tasse est en effet ce que l' Italie a de meilleur dans le genre pastoral. Cet ouvrage a certainement de grandes beautez ; cet endroit même de Silvie, hormis ce qu' on y vient de remarquer, est une des plus agreables choses, et des mieux peintes que j' aye jamais veuës, et l' on doit estre bien obligé à un auteur italien de ne s' estre pas davantage abandonné aux pointes. Mais je ne croy pas que tous les poëtes de l' Italie ensemble en puissent fournir de plus ridicules, que celles de cette eglogue de Marot, où le berger Colin dit sur la mort de Loüise De Savoye, mere de François I.

p176

Rien... etc.
M. De Segrais dont les ouvrages sont le plus
excellent modele que nous ayons de la poësie pastorale,
avouë luy même, qu' il n' a pas toûjours exactement
gardé le stile qui y est propre. Il dit qu' il a esté
quelquefois obligé de s' accommoder au goust de son
siecle, qui demandoit des choses figurées et
brillantes, mais il ne l' a fait qu' aprés avoir bien
prouvé qu' il sçavoit parfaitement attraper, quand il
vouloit, les vrayes beautez de l' eglogue. On ne sçait

p177

quel est le goust de ce temps-cy, il n' est
déterminé ny en bien ny en mal, et il paroist qu' il va
flotant, tantost d' un costé, tantost de l' autre. Ainsi
je croy que puis qu' on hazarde toûjours également
de ne pas réüssir, il vaut mieux suivre les regles et
les veritables idées des choses.
Entre la grossiereté ordinaire des bergers de
Theocrite, et le trop d' esprit de la pluspart de nos
bergers modernes, il y a un milieu à tenir, mais loin
qu' il soit aisé à prendre dans l' execution, il n' est
seulement pas aisé à marquer dans la theorie. Il faut
que les bergers ayent de l' esprit, et de l' esprit fin
et galant, ils ne plairoient pas sans cela ; il faut
qu' ils n' en ayent que jusqu' à un certain point,
autrement ce ne seroient plus des bergers ; je vais
tâcher de déterminer quel est ce point, et hazarder
l' idée que j' ay là-dessus.

p178

Les hommes qui ont le plus d' esprit, et ceux qui n' en
ont que mediocrement, ne different pas tant par les
choses qu' il sentent, que par la maniere dont ils les
expriment. Les passions portent avec tout leur trouble
une espece de lumiere, qu' elles communiquent presque
également à tous ceux qu' elles possedent. Il y a une
certaine penetration, de certaines veuës attachées
indépendamment de la difference des esprits à tout
ce qui nous interesse, et nous pique. Mais ces
passions qui éclairent à peu prés tous les hommes de
la même sorte, ne les font pas tous parler les uns

comme les autres. Ceux qui ont l' esprit plus fin, plus étendu, plus cultivé, en exprimant ce qu' ils sentent y ajoûtent je ne sçay quoy qui a l' air de reflexion, et que la passion seule n' inspire point ; au lieu que les autres expriment leurs sentimens plus simplement,

p179

et n' y meslent, pour ainsi dire, rien d' étranger. Un homme du commun dira bien : *j' ay si fort souhaité que ma maistresse fust fidelle, que j' ay crû qu' elle l' estoit ;* mais il n' appartient qu' à M. De La Rochefoucaut de dire, *l' esprit a esté en moy la dupe du coeur* . Le sentiment est égal, la penetration égale, mais l' expression est si differente, que l' on croiroit volontiers que ce n' est plus la même chose.
On ne prend pas moins de plaisir à voir un sentiment exprimé d' une maniere simple, que d' une maniere plus pensée, pourveu qu' il soit toûjours également fin. Au contraire, la maniere simple de l' exprimer doit plaire davantage, parce qu' elle cause une espece de surprise douce, et une petite admiration. On est étonné de voir quelque chose de fin et de délicat sous des termes communs, et qui n' ont point esté affectez, et sur ce

p180

pied-là, plus la chose est fine, sans cesser d' estre naturelle, et les termes communs sans estre bas, plus on doit estre touché.
L' admiration et la surprise ont tant d' effet, qu' elles peuvent même faire valoir les choses au-delà de ce qu' elles valent. Tout Paris a retenty des dits notables des ambassadeurs siamois, tout Paris y a applaudy ; que des ambassadeurs d' Espagne ou d' Angleterre en eussent dit autant, on n' y eust pas songé. Mais nous supposions que des gens venus du bout du monde, de couleur olivâtre, habillez autrement que nous, que les européens avoient toûjours traitez de barbares, ne devoient pas avoir le sens commun ; et nous avons esté bien étonnez de leur en trouver, et les moindres choses de leur part nous ont jettez dans l' admiration ; admiration dans le fond assez injurieuse

p181

pour eux. Il en va de même de nos bergers ; on est plus touché de les voir penser finement dans leur stile simple, parce qu' on s' y attend moins.
Encore une chose qui convient au stile des bergers, c' est de ne parler que par faits, et presque point par reflexions. Les gens qui ont mediocrement de l' esprit, ou l' esprit mediocrement cultivé, ont un langage qui ne roule que sur les choses particulieres qu' ils ont senties ; et les autres s' élevant plus haut, reduisent tout en idées generales. Leur esprit a travaillé sur leurs sentimens et sur leurs experiences, ce qu' ils ont veu les a conduits à ce qu' ils n' ont point veu, au lieu que ceux qui sont d' un ordre inferieur ne poussent point leurs veuës au delà de ce qu' ils sentent, ce qui y ressemble le plus, pourra leur estre encore nouveau. De là vient dans le peuple une curiosité

p182

insatiable des mêmes objets, une admiration presque toûjours égale pour les mêmes choses.
Une suite de cette sorte d' esprit, est de mêler aux faits que l' on rapporte beaucoup de circonstances utiles ou inutiles. C' est que l' on a esté extrêmement frapé du fait particulier, et de tout ce qui l' accompagnoit. Les grands genies au contraire, méprisant tout ce petit détail, vont saisir dans les choses je ne sçay quoy d' essentiel, et qui est ordinairement indépendant des circonstances.
Croiroit-on bien que dans les choses de passion il vaut mieux imiter le langage des personnes d' un esprit mediocre, que celuy des autres ? à la verité on ne rapporte guere que des faits, et on ne s' éleve pas jusqu' aux reflexions, mais rien n' est plus agreable que des faits exposez

p183

de maniere qu' ils portent leur reflexion avec eux.
Tel est ce trait admirable de Virgile, *Galatée me jette une pomme, et s' enfuit derriere des saules, et veut estre apperçûë auparavant* . Le berger ne vous dit point quel est le dessein de Galatée, quoy qu' il le sente parfaitement bien ; mais il a esté frappé de l' action, et selon qu' il vous la

represente, il est impossible que vous n' en deviniez le dessein. Or l' esprit aime les idées sensibles, parce qu' il les saisit facilement, et il aime à penetrer pourveu que ce soit sans effort, soit parce qu' il se plaist à agir jusqu' à un certain point, soit parce qu' un peu de penetration flate sa vanité. Il a le double plaisir, et d' embrasser une idée facile, et de penetrer, lors qu' on luy presente des faits pareils à celuy de Galatée. L' action, et pour ainsi dire, l' ame de l' action, s' offrent tout ensemble à ses yeux ; il

p184

ne peut avoir rien de plus, ny plus promptement, et il ne luy en peut coûter moins.
Lors que Coridon dans la seconde eglogue de Virgile dit pour vanter sa flûte, que Damétas la luy donna en mourant, et luy dit, *tu es le second maistre qu' elle a eu,* et qu' Amintas fut jaloux de ce qu' on ne luy avoit pas fait ce present, toutes ces circonstances sont parfaitement du genie pastoral.
Il pourroit même y avoir de la grace à faire qu' un berger s' embarrassast dans celles qu' il rapporteroit, et eust quelque peine à s' en démêler, mais cela voudroit estre ménagé avec art.
Il n' y a point de personnages à qui il siée mieux de charger un peu leur discours de circonstances, qu' aux amans. Elles ne doivent pas estre absolument inutiles, ou prises trop loin, car cela seroit ennuyeux, quoy que

p185

peut-estre naturel, mais celles qui n' ont qu' un demy-rapport au fait dont il s' agit, et qui marquent plus de passion qu' elles ne sont importantes, ne peuvent manquer de faire un effet agreable. Ainsi lors que dans une eglogue de M. De Segrais une bergere dit,... etc.
La circonstance du sicomore est jolie en ce qu' elle seroit inutile pour toute autre que pour une amante.
Selon l' idée que nous nous formons icy des bergers, les recits et

p186

les narrations leur conviennent fort bien, mais de leur faire faire des harangues pareilles à celles de l' astrée, pleines de reflexions generales, et de raisonnemens liez les uns aux autres, en verité je ne croy pas que leur caractere le permette.
Il n' est pas mal qu' ils fassent des descriptions, pourveu qu' elles ne soient pas fort longues. Celle de la coupe que le chevrier promet à Tirsis dans la premiere idille de Theocrite, passe un peu les bornes, et sur cet exemple Ronsard et Remy Belleau son contemporain, en ont fait qui l' emportent encore en longueur. Quand leurs bergers ont à décrire un panier, un bouc, un merle, qu' ils mettent pour prix d' un combat, ils ne finissent point. Ce n' est pas que ces descriptions n' ayent quelquefois bien de la beauté, et un art merveilleux, au contraire, elles en ont trop pour des bergers.

p187

Vida, poëte latin de l' autre siecle, et qui a beaucoup de reputation, dans l' eglogue de Nicé, qui est, à ce que je croy, victoire colonne, veuve De Davalos, marquis De Pesquaire, fait décrire au berger Damon un panier de jonc qu' il fera pour elle. Il dit qu' il y representera Davalos mourant, et regretant de ne pas mourir dans un combat, des rois, des capitaines, et des nimphes en pleurs autour de luy, Nicé priant en vain les dieux, Nicé évanoüie à la nouvelle de la mort de Davalos, revenant à peine par l' eau que ses femmes luy jettent sur le visage, et il ajoûte qu' il auroit exprimé bien des plaintes et des gemissemens, s' ils se pouvoient exprimer sur le jonc. Voilà bien des choses pour un panier, et même je ne rapporte pas tout, mais je ne sçay comment tout cela se peut representer sur du

p188

jonc, ny comment Damon qui n' y sçauroit exprimer les plaintes de Nicé, n' est point embarrassé à y exprimer le regret qu' a le marquis De Pesquaire de mourir dans son lit. Je soupçonne que le bouclier d' Achille pourroit bien nous avoir produit le panier de Damon.
Je voy que Virgile a fait entrer beaucoup de comparaisons dans les discours de ses bergers. Elles sont assez bien imaginées pour tenir la place de ces comparaisons triviales, et principalement des

proverbes grossiers, dont les vrais bergers se servent presque toûjours. Mais comme ces traits-là sont fort aisez à attraper, c' est ce qui a esté le plus imité de Virgile. On ne voit autre chose dans tous les auteurs d' eglogues que des bergeres qui surpassent toutes les autres *autant que le pin surpasse le houx, et que le chesne est au*

p189

dessus de la fougere ; on ne voit que des rigueurs d' une ingrate *qui sont à un berger ce qu' est la bise aux fleurs, et la gresle aux moissons, etc.* à l' heure qu' il est, je croy tout cela usé, et à dire vray, ce n' est pas un grand malheur. Naturellement les comparaisons ne sont pas trop du genie de la passion, et les bergers ne s' en devroient servir que par la difficulté de s' exprimer autrement. Alors elles auroient beaucoup de grace, mais je n' en connois guere de cette espece.

Ainsi nous avons trouvé à peu-prés la mesure d' esprit que peuvent avoir des bergers, et la langue qu' ils peuvent parler. Il en va, ce me semble, des eglogues, comme des habits que l' on prend dans des balets pour representer des paysans. Ils sont d' étofes beaucoup plus belles que ceux des païsans veritables, ils sont même ornez de rubans et de points, et on

p190

les taille seulement en habits de païsans. Il faut aussi que les sentimens dont on fait la matiere des eglogues, soient plus fins et plus délicats que ceux des vrais bergers, mais il faut leur donner la forme la plus simple et la plus champestre qu' il soit possible.

Ce n' est pas qu' on ne doive mettre de la simplicité et de la naïveté jusque dans les sentimens, mais on doit prendre garde aussi que cette naïveté et cette simplicité n' excluent que les raffinemens excessifs, tels que sont ceux des gens du grand monde, et non pas les lumieres que la nature et les passions fournissent d' elles-mêmes, autrement l' on tomberoit dans des puerilitez qui feroient rire. C' en est une excellente dans son genre que celle de ce jeune berger, qui dit dans une eglogue de Remy Belleau, sur un baiser qu' il avoit pris à une jolie bergere... etc.

p191

Une puerilité seroit encore plus pardonnable à ce jeune berger qu' au ciclope Poliphéme. Dans l' idille de Theocrite qui porte son nom et qui est belle, il songe à se vanger de ce que sa mere, nimphe marine, n' a jamais pris soin de le mettre dans les bonnes graces de Galatée, autre nimphe de la mer, et il la menace de dire pour la faire enrager qu' il a mal à la teste et aux deux pieds. On ne peut guere croire que fait comme il estoit, sa mere fust assez folle

p192

de luy, pour estre bien fâchée de luy voir ces petits maux, ny qu' il imaginast une vangeance si mignonne. Son caractere est mieux gardé, lors qu' il promet à Galatée comme un present fort agreable, quatre petits ours qu' il nourrit exprés pour elle. à propos d' ours, je voudrois bien sçavoir pourquoy Daphnis en mourant, dit adieu aux ours, et aux loups cerviers, aussi tendrement qu' à la belle fontaine d' Aretuse, et aux fleuves de Sicile. Il me semble qu' on n' a guere coûtume de regreter une pareille compagnie.

Il ne me reste plus à faire qu' une remarque qui n' a point de liaison avec les precedentes, c' est sur les eglogues qui ont un refrain à peu prés comme des ballades, ou un vers qui se repete plusieurs fois. Il n' est pas besoin de dire qu' il faut ménager à ces refrains des chutes heureuses,

p193

ou tout au moins justes ; mais on ne sera peut-estre pas fasché de sçavoir que tout l' art dont Theocrite s' est servy dans une idille de cette espece, a esté de prendre son refrain, et de le jetter dans son idille à tort et à travers, sans aucun égard pour le sens des endroits où il le mettoit, sans égard même pour les frases qu' il ne faisoit pas difficulté de couper par le milieu. Un moderne ne seroit pas admiré s' il en faisoit autant.

Voilà bien du mal que j' ay dit de Theocrite et de Virgile, tout anciens qu' ils sont, et je ne doute pas que je ne paroisse bien impie à ceux qui professent cette espece de religion que l' on s' est faite d' adorer l' antiquité. Il est vray que je n' ay pas laissé de

loüer assez souvent Virgile et Theocrite, mais
enfin je ne les ay pas toûjours loüez ; je n' ay pas
dit

p194

que leurs défauts même, s' ils en avoient, estoient de
beaux défauts ; je n' ay pas forcé toutes les
lumieres naturelles de la raison pour les justifier ;
je les ay en partie approuvez, et condamnez en partie,
comme des auteurs de ce siecle, que je verrois tous
les jours en personne, et c' est dans toutes ces
choses-là que consiste le sacrilege.
Je prie donc que l' on me permette de faire icy une
petite digression qui sera mon apologie, et une
exposition naïve du sentiment où je suis sur les
anciens et les modernes. J' espere qu' on me le
permettra d' autant plus facilement, que le poëme de
M. Perraut a mis cette question fort à la mode.
Comme il se prepare à la traiter plus amplement, et
plus à fond, je ne la toucheray que fort legerement,
j' estime assez les anciens pour leur laisser l' honneur
d' estre

p195

combatus par un adversaire illustre et digne d' eux.

Livros Grátis

(http://www.livrosgratis.com.br)

Milhares de Livros para Download:

Baixar livros de Administração
Baixar livros de Agronomia
Baixar livros de Arquitetura
Baixar livros de Artes
Baixar livros de Astronomia
Baixar livros de Biologia Geral
Baixar livros de Ciência da Computação
Baixar livros de Ciência da Informação
Baixar livros de Ciência Política
Baixar livros de Ciências da Saúde
Baixar livros de Comunicação
Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE
Baixar livros de Defesa civil
Baixar livros de Direito
Baixar livros de Direitos humanos
Baixar livros de Economia
Baixar livros de Economia Doméstica
Baixar livros de Educação
Baixar livros de Educação - Trânsito
Baixar livros de Educação Física
Baixar livros de Engenharia Aeroespacial
Baixar livros de Farmácia
Baixar livros de Filosofia
Baixar livros de Física
Baixar livros de Geociências
Baixar livros de Geografia
Baixar livros de História
Baixar livros de Línguas

Baixar livros de Literatura
Baixar livros de Literatura de Cordel
Baixar livros de Literatura Infantil
Baixar livros de Matemática
Baixar livros de Medicina
Baixar livros de Medicina Veterinária
Baixar livros de Meio Ambiente
Baixar livros de Meteorologia
Baixar Monografias e TCC
Baixar livros Multidisciplinar
Baixar livros de Música
Baixar livros de Psicologia
Baixar livros de Química
Baixar livros de Saúde Coletiva
Baixar livros de Serviço Social
Baixar livros de Sociologia
Baixar livros de Teologia
Baixar livros de Trabalho
Baixar livros de Turismo